

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 24 (1886)  
**Heft:** 28

**Artikel:** Un quiproquo sur la montagne  
**Autor:** Chappuis, Hermann  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-189333>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conte à vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**PRIX DES ANNONCES**

du Canton	15 c.
de la Suisse	20 c.
de l'Etranger	25 c.

la ligne ou son espace.

### Un drame au bord du lac.

La vie est pleine de tristes choses, de spectacles navrants, dont certains journaux s'emparent avec avidité sous le titre : *Faits divers*. Franchement, nous n'avons jamais compris comment tant de gens peuvent se délecter de ces récits, qui n'ont d'autres sujets que l'assassinat, le vol, la débauche, le suicide, les accidents, les malheurs de toute espèce. C'est là un genre de littérature qui exerce souvent une fâcheuse influence sur certains caractères ; aussi n'est-ce qu'après beaucoup d'hésitation, et vu les circonstances toutes particulières dans lesquelles la douloureuse scène que nous allons raconter s'est passée, que nous nous sommes décidés à la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Il était quatre heures de l'après-midi. Un jardinier, qui possède une charmante propriété au bord du lac, travaillait à ses pépinières, avec son domestique, lorsque vint à passer un artisan de la ville. Celui-ci s'approche subitement, les yeux hagards, le visage pâle et bouleversé. Et saisissant fiévreusement la main du jardinier, une de ses anciennes connaissances : « Adieu, mon cher, lui dit-il, portez bien, et sois plus heureux que moi ; nous ne nous reverrons plus ! »

— Mais qu'est-ce que tu dis là ? Qu'est-ce qu'il t'arrive, Antoine ?

A ces mots, ce dernier s'éloigne à grands pas, salue de la main en ayant l'air de dire avec désespoir : « Ne me retenez pas, laissez-moi faire, laissez-moi mettre un terme à une existence qui m'est insupportable ! »

Les deux jardiniers qui le suivaient des yeux ne tardèrent pas à le voir ôter vivement son chapeau, son habit, et se jeter à l'eau. Ils accourent, le domestique ôte à la hâte ses vêtements les plus lourds, se lance à la nage et ramène bientôt sur le bord le pauvre diable, qui n'avait d'autre mal qu'un peu trop d'eau dans l'estomac. Ses sauveteurs cherchèrent à le consoler, à lui inspirer des idées plus saines, le firent asseoir au soleil, et l'engagèrent à rentrer chez lui dès qu'il serait un peu remis.

Abattu, le front penché, les cheveux mouillés et collés sur les tempes, le brave homme paraissait écouter avec reconnaissance ces paroles consolantes.

Les jardiniers retournèrent à leur travail, avec la satisfaction que procure une bonne œuvre. « La leçon suffira, se disaient-ils, il n'y reviendra pas de

sitôt. » Grosse erreur, car à peine avaient-ils fait cinquante pas, que l'autre s'élançait dans les flots.

Nouveau sauvetage par le domestique jardinier, un peu fâché cette fois, et qui dit à son protégé : Dites-voir, vous, croyez-vous que je vais vous repêcher ainsi jusqu'à dimanche ! » C'est bon, cette fois, ou je vous fiche une trempée.

— Laissez-le tranquille, dit à demi-voix un curieux qui était accouru, il est suffisamment trempé comme ça

— Voyons, ajouta le maître jardinier, voyons, Antoine, un peu de courage, que diable ; on ne se noie pas ainsi quand on a famille ; c'est une lâcheté. Si tous ceux qui ont des peines, des soucis voulaient en finir avec la vie, il ne resterait bientôt plus personne par là.

— Eh bien, dit Antoine, la tête baissée, qu'on me laisse un moment tranquille ; j'irai te rejoindre dans un instant, et dès que la nuit tombera, je remonterai à la maison.

Le jardinier, qui avait mis une bouteille de vin à l'ombre de la haie, l'envoya chercher et offrit un verre au pauvre Antoine, qui lui dit : « Merci, ça fera passer un peu cette eau ».

Une demi-heure après ces événements, un enfant du voisinage accourt vers nos jardiniers en criant : « Hé ! regardez-voir cet homme, là bas ! »

C'était Antoine pendu à la branche d'un pommier. Mais, lassés de s'occuper de ce malheureux, ils n'alerterent pas même s'enquérir de ce qui était advenu et continuèrent leur travail.

Vers sept heures, le juge arrivait sur les lieux accompagné du greffier, de l'huissier et de deux hommes portant une civière. Ce magistrat interrogea les personnes présentes, et notamment le domestique du jardinier : « Puisque vous l'aviez retiré deux fois de l'eau, lui demanda-t-il, pourquoi ne vous êtes-vous pas empressé de venir couper la corde et voir s'il n'était pas encore possible de le sauver ? »

— Eh bien, monsieur le juge, c'est que j'ai cru qu'il s'était pendu là pour se sécher.

L. M.

### Un quiproquo sur la montagne.

C'était sur la montagne. Nous finissions un frugal déjeuner. A nos pieds s'étendaient, à perte de vue, les prés noyés dans la brume du matin. On entendait les clochettes des troupeaux et les beuglements des bestiaux se répondre dans le lointain. Tout

près de nous, l'étable vide bâillait de ses portes ouvertes. Seuls, quelques pourceaux se vautraient avec délices dans la boue, en poussant de petits grognements de satisfaction.

Tout à coup l'ainée des deux sœurs (nous étions trois personnes) jeta un cri d'effroi : Gabrielle, viens ici ! Viens, te dis-je ! Nous sommes perdues ! Le taureau !

En disant ces mots, la pauvre éplorée montrait du doigt le farouche animal émergeant derrière le chalet, et nous regardant de ses gros yeux ronds, de ses beaux yeux de ruminants dans lesquels on croit voir les traces d'une intelligence disparue. Il nous examinait curieusement. Faisant mouvoir tranquillement sa mâchoire inférieure, il avait l'air de penser : Tiens ! des gens que je ne connais pas !

— Gabrielle ! criait la sœur, fuyons. Oh ! monsieur, quelle journée !

— Mesdames, vous n'avez rien à craindre, leur dis-je. Ce n'est qu'un pauvre diable de bœuf qui ne pense pas à mal. Voyez son air calme et pacifique. C'est un bœuf !

— C'est un taureau, monsieur, un taureau ! glapit la pauvre femme.

— Je vous certifie, mademoiselle, que c'est un bœuf.

— Je vous jure, monsieur, que c'est un taureau ! Allez-vous nous abandonner là sans secours ? Vous êtes vraiment d'une légèreté inconcevable. Vous laissez Gabrielle à la merci de ce monstre sans lever un doigt pour la sauver !

— Mademoiselle, repris-je, encore d'une voix ferme, je vous déclare que ce bœuf n'est pas dangereux et que votre émoi est hors de saison.

— Ah ! vous m'exaspérez, à la fin, avec votre bœuf ! Si le taureau vient ici, je vous rends responsable, monsieur, vous m'entendez ?

Il n'y avait plus à hésiter. Je ne pouvais insister et contredire sur un pareil sujet. Restez tranquille, dis-je à ces dames, je vais chasser l'animal.

Alors ce fut pis. — Quelle imprudence ! Quelle bêtise ! Je commence à croire, monsieur, que vous êtes complètement fou. Vous exposer ainsi, c'est absurde !

— Oh ! monsieur, disait Gabrielle, je vous en prie, fuyez ! Je ne veux pas que vous risquiez votre vie pour nous. Non ! je ne le veux pas !

L'émotion donnait à sa voix un timbre métallique qui me pénétrait. Ma position était ridicule. Passer pour un toréador en chassant un bœuf; passer pour faire un acte de courage, quand le plus petit garçon, armé du plus petit caillou, en aurait fait autant..., c'était absurde ! Et pourtant je ne pouvais pas entrer dans une discussion avec une personne aussi opiniâtre que M<sup>me</sup> Sidy, l'ainée. Il fallait en finir.

— Je vous jure, mesdames, que je ne m'expose nullement; qu'il n'y a aucun danger à courir. Et je me mis en route profondément ennuyé, tandis qu'une voix prophétique laissait tomber ces mots : L'insensé ! L'insensé !

J'approchai lentement, les mains dans les poches, du pacifique animal. Il fit une révérence comme pour saluer ou pour dire : Je ferai peut-être bien de me retirer. Ces dames crurent naturellement à

un commencement d'attaque et poussèrent des clamours qui remplirent l'espace. J'avancais toujours et mon bœuf ne bougeait pas. Probablement qu'il me trouvait une bonne physionomie. Je le grattai délicatement entre les cornes, tandis que M<sup>me</sup> Sidy criait :

— Monsieur, la témérité est souvent punie ! Ce n'est plus une imprudence, c'est un suicide ! Un véritable suicide ! Vous avez des parents, monsieur ! Oh ! qu'elle m'ennuyait, la sœur de M<sup>me</sup> Gabrielle.

J'expliquai paisiblement à mon bœuf, dans le creux de l'oreille, ce qui se passait, à savoir qu'on le prenait pour un taureau. Que ce n'était point ma faute s'il ne l'était pas et encore moins la sienne, mais qu'il me rendrait service en allant jouer plus loin avec ses amis. Il était de bonne composition et il partit.

Je gravis alors le monticule sur lequel ces deux demoiselles s'étaient juchées. Rendues muettes par tant d'héroïsme, les bras levés au ciel, les yeux en extase, elles me regardaient venir. Quel imprudent ! pensaient-elles, mais quel homme ! Figurez-vous ce gaillard sur un champ de bataille ! Quel calme devant le danger ! Quel sang-froid devant l'ennemi ! Quant à moi, jamais je ne m'étais senti aussi modeste, et jamais je n'avais aussi bien compris :

Qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire !

HERMANN CHAPPUIS.

### UNE FEMME EN LOTERIE

Le cours du repas fut animé par des saillies et des râilleries de ce genre. Les domestiques de sir Adams, qui mangeaient avec lui, craignaient à chaque instant de le voir s'emporter et entrer dans une de ces colères terribles qui les faisaient tous trembler. Son humeur débonnaire les étonnait. Il n'avait plus cette brusque raideur du matin, et un sentiment tout autre se peignait sur sa figure. On eût dit un bouledogue taquiné par un enfant et qui souffre ses taquineries parce qu'il a la conscience de sa force, et qu'il sent que d'un coup de sa patte il peut l'écraser.

— Il n'est si bons amis qui ne se quittent, fit Miss Addah en se levant de table, et à plus forte raison ceux qui ne le sont pas, ajouta-t-elle, incapable, comme toutes les femmes, de retenir une épigramme sur ses lèvres. Je vous remercie de votre hospitalité, quoiqu'elle ne soit pas entièrement volontaire, et je vous souhaite le bonsoir.

Elle entra dans sa chambre, abaisse le rideau, tira une malle devant la porte et la maison rentra dans le silence.

Le lendemain matin, lorsqu'il mit le pied dans la cour, sir Adams se trouva en présence d'un spectacle inaccoutumé : tous ses domestiques étaient occupés à transporter des planches, à changer les objets de place, obéissant à Miss Addah qui commandait avec la précision et l'autorité d'un général en chef.

— Mais que faites-vous là ? hurla sir Adams, en courant vers elle et en la saisissant par le bras.

— Je range, je mets un peu d'ordre ici, répondit-elle sans se troubler.

— Et qui vous en a prié ? exclama sir Adams avec ce ton de brusquerie sauvage que deux années de solitude lui avaient donnée.

— Personne ; mais c'est moi qui le veux. J'aime la symétrie et la propreté. Cela ne vous fait-il pas mal aux